

Au fondement des sociétés humaines

Maurice Godelier, Flammarion « Champs », 2010 (2007), 331 p.

Par *société*, nous entendons un ensemble d'individus et de groupes qui interagissent en se référant à des règles et à des valeurs communes d'action et de pensée et se considérant comme appartenant à un même « tout ». Cette société préexiste toujours à la naissance de chaque individu. 160

Une religion, c'est des façons de penser et des normes de conduite, des obligations et des interdictions observées plus ou moins fidèlement par ceux et celles qui partagent cette croyance. Croyances, rites, statuts sociaux distincts et normes de pensée et de conduite, plus ou moins partagées, sont, à mes yeux, les composantes de toute religion. 225

Les fonctions religieuses impliquent des rites et des sacrifices pour coopérer avec les dieux et les ancêtres au bien des humains. Les fonctions politiques concernent le gouvernement de la société, le maintien d'un ordre social pensé comme fondé dans l'ordre de la nature et du cosmos. Les rapports politiques sont toujours associés à l'exercice de la violence, à l'intérieur ou à l'extérieur de la société. 238

Ce ne sont pas les rapports économiques qui ont engendré les castes, ce sont les castes, c'est-à-dire une organisation politique et religieuse de la société, qui ont fourni aux activités économiques et leurs contenus matériels et leur forme et dimension sociales et religieuses. 239

Faire un enfant

Il faut toujours plus qu'un homme et une femme pour faire un enfant. (titre du chap 3, p. 128)

Qu'est-ce que naître, vivre et mourir ?

Partout, un homme et une femme ne fabriquent qu'un fœtus, celui-ci appelant, pour devenir un enfant humain complet, l'intervention d'autres agents... 129

Les sexes et les corps [sont utilisés partout] pour fabriquer de la vie et de l'ordre social, voire cosmique. Partout, le corps sexué est mis au service de multiples réalités (économiques, politiques, religieuses) qui n'ont rien à voir directement avec les sexes et la reproduction sexuée. Les rapports de parenté sont le premier contrôle social des individus – aussi bien celle qui les pousse vers des personnes du sexe opposé que vers celle du même sexe. Cette subordination est le point de départ d'un mécanisme qui imprime dans la subjectivité la plus intime de chacun, dans son corps, l'ordre ou les ordres qui règnent dans la société. 155-156

Ce n'est plus la sexualité qui fantasme sur la société, c'est la société qui fantasme dans la sexualité. Ce n'est pas la sexualité qui aliène, c'est elle qui est aliénée. 157

Ces représentations fantasmatisques du corps sont des idées et des images partagées, la plupart du temps, par les deux sexes, qui résument et encodent l'ordre social et inscrivent les normes dans le corps de chacun. D'aliénée, la sexualité devient alors instrument d'aliénation.

Par là, nous voyons que les rapports sociaux n'existent pas seulement entre les individus, ils sont en même temps en eux. Ils sont en eux sous diverses formes, dans la mesure où leur contenu même affecte l'individu de plusieurs manières, idéale bien sûr, cognitive, mais aussi matérielle, émotionnelle, politique. 195

L'individu singulier ne peut être seul à l'origine de la société dans laquelle il vit – qui lui préexiste. Le sujet social est un individu inséré dans un réseau de rapports aux autres qui font sens pour lui et pour les autres, capable d'agir sur lui-même et sur les autres pour pérenniser ces rapports ou les faire évoluer. Ce réseau de rapports qui partent de lui ou y aboutissent sont eux-mêmes immergés dans un champ d'autres rapports qui ne passent pas par lui et qui relie entre eux les autres membres de sa communauté ou de sa société. 196-197

Dans toute société, un individu devient un sujet responsable de ses actes lorsqu'il s'est séparé de façon significative (et sans subir un traumatisme qui le paralysera ensuite dans la vie sociale ou l'installera dans des pratiques socialement interdites ou marginales) de l'univers de sa première socialisation qui est celui de sa famille et des rapports de parenté.

Le rapport spécifique existant entre sexualité et société caractérise le mode d'être de l'humain. 199

L'être humain marche au cerveau, à la représentation cérébrale, donc à la stimulation intérieure plus qu'à la stimulation extérieure. Et de fait, la sexualité fonctionne davantage à la représentation et au fantasme qu'à « la réalité ». 200

La sexualité humaine [peut prendre] deux formes : la sexualité-désir et la sexualité-[procréation]. Si la sexualité-[procréation] possède un sens social évident dans la mesure où elle permet la reproduction des individus et des groupes, la sexualité-désir n'a pas de sens social propre et elle peut servir tout autant à renforcer l'ordre social qu'à le détruire. Car tout ordre social est en même temps un ordre sexuel et un ordre entre les sexes. C'est d'ailleurs parce que le désir n'a pas de « sens social » propre qu'il menace l'ordre social dans le désir incestueux. 201

Toute société [sent] la nécessité de contrôler l'exercice de la sexualité et d'abord dans le champ de la première socialisation, celui des rapports sociaux qui entourent sa naissance et son premier développement (c'est-à-dire généralement les rapports de parenté, sous forme d'une famille, d'un lignage). Contrôler signifie à la fois autoriser et interdire. Mais interdire n'est pas supprimer, c'est réprimer, donc refouler au-delà de la conscience. 202

Le sacrifice de la sexualité humaine est nécessaire [pour fonder] toutes les sociétés et à toutes les époques. [Ce] sacrifice qui « fait loi » ne se confond pas avec la nécessité du « meurtre du père ». Car cette loi n'est pas la loi du père, des pères, c'est une loi qui se tient derrière toutes les lois humaines, et qui n'est pas sexuée.

L'homme n'est pas seulement un être qui vit en société, comme les autres primates, et s'y adapte, mais un être qui doit produire de la société pour continuer à vivre [et survivre]. 203

Des rapports économiques, politiques, religieux, qui n'ont rien à voir dans leur origine et dans leur sens avec la parenté, se métamorphosent dans « de la parenté ». La deuxième métamorphose, c'est que tout ce qui est parenté se métamorphose finalement dans « du sexuel », s'enfouit dans l'individu selon son sexe, homme ou femme. Double métamorphose donc, de rapports sociaux en dimensions des rapports de parenté, et de dimensions de la parenté en attributs des sexes. 204

Dans toute société, il existe une (ou plusieurs) théorie(s) de ce qu'est un enfant, et de la manière dont on le fabrique : comment faire des enfants ? Non pas biologiquement, bien sûr, mais culturellement. Il est plusieurs « manières sociales » de faire des enfants. Et il est clair que ces théories indigènes, locales, sont des variétés de ce double processus de métamorphose qui contribue à construire la forme culturelle de conscience de soi, d'intimité avec soi [ou d'absence d'intimité avec soi¹]. 206

Le sujet social parle, par exemple, une langue qu'il n'a pas inventée et dont il ne connaît pas l'origine. Et dès qu'il parle une langue, il n'est plus seul en lui-même. Tous ceux qui la parlent sont déjà, en quelque sorte, avec lui, sinon en lui. Car chacun sait que l'autre est déjà en moi avant que je ne parle, puisqu'il me parle avant que, trop petit encore, je puisse commencer à lui parler. 207

L'enfant commence son existence en étant déjà approprié, revendiqué par des adultes, des « autres » qui ont des droits sur lui et des devoirs vis-à-vis de lui parce qu'ils se disent ses parents et/ou sont socialement reconnus comme tels. L'enfant est donc toujours déjà approprié d'avance socialement, mais il doit, à son tour, s'approprier ceux qui l'ont approprié, son père, sa mère... Plus tard, il doit également et tout aussi nécessairement s'en détacher, sous peine de ne jamais devenir tout à fait adulte comme eux.

Le sujet social [est] capable de s'adapter à un ordre social qui a précédé sa naissance et qui doit s'imprimer en lui pour qu'il vive. Mais [il est] capable aussi, parfois, de transformer et de renverser cet ordre qui le domine. 208

Ce qui [est] en jeu dans les initiations [est] d'établir comment la société [doit] être gouvernée, par qui et pourquoi, et l'ordre de la hiérarchie qui [doit] y régner, ce qui suppose que l'on attribue à chacun (et à chacune) selon son sexe, son âge et son clan, mais aussi selon ses capacités individuelles, un rôle et une place dans le fonctionnement de la société. 216

Ce sont des rapports politico-religieux qui ont intégré en un Tout des êtres humains d'origine diverse, et au départ hostiles, et qui ont assuré la reproduction de ce Tout. 228

On constate une autre division sociale, celle qui sépare la majorité des membres de la société (qui produisent pour eux-mêmes, mais aussi pour le groupe des nobles, les conditions matérielles de leur existence sociale) et le groupe des nobles (qui ne participent à aucune tâche matérielle productive mais consacrent leur vie à l'accomplissement des rites, à la guerre et aux loisirs). 233

Le « travail avec les dieux » des chefs et des prêtres ne devait-il pas apporter à tous prospérité et protection contre les malheurs ? C'est pour ces raisons que les gens du commun se vivaient eux-mêmes comme *endettés* vis-à-vis de ceux qui leur procuraient les bienfaits des dieux et les gouvernaient. Paradoxe des rapports sociaux inégaux où ce sont les dominants qui paraissent donner plus que ce leur donnent ceux qui les dominent. 241

Les hommes n'ont pas eu à inventer la vie en société. Ils sont par nature une espèce sociale. Mais les humains, à la différence des autres espèces sociales, ne vivent pas seulement en société : ils produisent de la société pour vivre. 243

Les humains ont su (et ont dû), au fil des millénaires, transformer des modes d'existence sociale, en créer d'autres. [Cela] n'est pas *fonder* la société. C'est produire, pour un groupe humain, une histoire différente, un avenir différent. C'est ainsi que l'humanité évolue, en revêtant des formes historiques différentes à mesure que le temps passe, sans aucun but final à atteindre – et souvent sans retour possible à l'état antérieur. 244

¹ Ajouté par le contracteur du texte. Cf. notamment : Joan Doménech, *Éloge de l'éducation lente*, Chronique Sociale – où il est montré que la privation de la gestion par l'enfant de son temps a des conséquences sociales profondes.

Dans toutes les sociétés, les individus et les groupes qui les composent tiennent sur eux-mêmes et sur les autres des discours qui légitiment ou contestent les places que les uns et les autres occupent dans leur société. Habituellement, les uns et les autres puisent leurs arguments dans des systèmes de représentation compris par tous et auxquels le plus grand nombre adhère. 248

Les divergences d'interprétation et les conflits potentiels entre acteurs sociaux et observateurs ne sauraient être ramenés à la confrontation entre ceux qui ont raison et ceux qui ont tort, entre le vrai et le faux. Tout simplement parce que les jugements portés par les acteurs sur les autres et sur eux-mêmes constituent pour eux un enjeu social, renvoient consciemment ou non à des intérêts et à des rapports de force, et comportent donc, de ce fait, une part de vérité existentielle. Mais chacun sait d'expérience que les individus et les groupes ne disent pas toujours ce qu'ils font réellement et ne font pas toujours ce qu'ils disent et que cette opacité est précisément nécessaire à la production-reproduction de leurs rapports sociaux. De ce fait, les vérités existentielles avancées et défendues par les acteurs sociaux sont construites en laissant dans le non-dit ou le non-pensé tout un ensemble d'aspects du fonctionnement de leur société qui sont consciemment ou inconsciemment laissées en marge de leurs interprétations. 249

Extraits sélectionnés par Jean-Pierre Lepri.